

A l'aune de la mondialisation, quelles solutions peut proposer le PS sans être à la remorque de la droite ?

C'est une question à laquelle il est très difficile de répondre parce que la gauche n'a pas face à elle - contrairement à ce qu'elle dit - une droite ultralibérale. Sa marge est étroite. Je crois qu'elle doit en permanence avoir le souci des plus faibles, des plus vulnérables, qui représentent sa base sociale naturelle. L'enjeu, pour elle, n'est pas de renoncer à ce qui est au coeur de son projet, l'accent mis sur les outils de redistribution, mais de concilier les logiques de redistribution avec des logiques d'incitation, d'individualisation et d'équité. Tant qu'elle ne sera pas convaincue qu'il est possible d'utiliser aussi le marché à des fins de justice sociale y compris à l'université, la gauche n'aura pas franchi le pas décisif vers une plus grande modernisation. Cela dit, le fait que Ségolène Royal ait dit que la réforme des universités était bonne en soi et que Bertrand Delanoë ait incité les grévistes à aller au compromis sont des faits positifs, en rupture avec les réflexes pavloviens du PS.

Le problème, c'est que les querelles de personnes compliquent la rénovation du parti...

On n'a jamais vu un parti se moderniser sans leadership, mais un leadership sans contenu n'a pas de sens. Le mouvement ne peut donc être que dialectique : quelqu'un qui portera un certain nombre d'idées nouvelles finira par s'imposer. Comme l'a fait, à droite, Nicolas Sarkozy.

PROPOS RECUEILLIS PAR PIERRE-ALAIN FURBURY

« C'est pour la gauche une décennie gâchée » ZAKI LAÏDI - POLITOLOGUE,
DIRECTEUR DE RECHERCHE À SCIENCES PO Zaki Laïdi.